# Les Chevrefils : développeurs de père en fils

Honorés au Temple de la renommée A.D.A.

Texte de Danielle Laurin

Emery Chevrefils n'en croirait pas ses yeux tellement l'entreprise qu'il a fondée il y a 70 ans a fleuri. Ses deux fils possèdent cinq supermarchés Metro au Québec, pour un total de 100 millions de dollars de chiffre d'affaires par année. Sans compter de nombreux immeubles à logements sur le Plateau à Montréal.

D'accord, les deux frères Chevrefils ont réussi. Mais pas question de se pavaner pour autant. C'est d'abord envers leur paternel qu'ils sont reconnaissants. Le culte qu'ils vouent tous les deux à feu Emery est sans fin. Si celui qui fut l'un des membres fondateurs de Metro où ses fils, dans la foulée, ont siégé sur le conseil d'administration pouvait les entendre aujourd'hui...

Jacques, 69 ans : « C'est sûr que tout ce qu'on a, c'est grâce à mon père; c'est lui qui nous a montré quoi faire. » Gilles, 71 ans : « On est partis de loin... mais on a été chanceux, parce que mon père était un développeur. »

Tout a commencé un vendredi 13. Le vendredi 13 avril 1936, précisément. Ce jour-là, à l'angle des rues Chambord et Laurier à Montréal, Emery ouvre une petite épicerie. Ce natif de Châteauguay, fils de boucher et lui-même boucher de profession, a acheté l'immeuble où se situe son commerce, un immeuble à logements où il installera bientôt sa famille. L'argent qu'il avait amassé depuis qu'il était débarqué, seul, à l'âge de 15 ans dans la grande ville, n'avait pas suffi à boucler la transaction. Mais heureusement, sa femme, Lucienne, lui avait avancé les 500 $ manquants...

C'était parti! E. Chevrefils, où l'on trouvait surtout de la viande, mais aussi quelques fruits et légumes, un peu de conserves et de produits laitiers, allait atteindre le chiffre d'affaires de 40 000 $ la première année. Bientôt, les deux fils Chevrefils iraient rejoindre Emery et ses huit employés au magasin.

Gilles n'a pas 7 ans quand il commence à trier les patates qui arrivent dans de grosses poches en lin de 75 livres. À 10 ans, il s'occupe de la livraison... avec son poney! « Quand j'arrivais de l'école, vers trois heures et demi, raconte-t-il, j'allais dans la petite écurie à côté du magasin, j'attelais mon poney, je mettais les commandes dans le traîneau, ou dans la charrette pendant l'été, et je faisais la livraison jusqu'à six heures. J'aimais tellement ça! »

La photo qui trône dans son bureau de la rue Laurier, où son frère a aussi ses quartiers, juste au-dessus du marché fondé par leur père, peut en témoigner : on y voit le petit Gilles, tout guilleret, qui pose fièrement à côté de son cher poney...

C'est à l'âge de 14 ans, avant même d'avoir terminé sa 7e année, mais non sans avoir pris soin de s'inscrire à des cours privés d'anglais, que l'aîné Chevrefils entre à temps plein au magasin. Quant à son frère qui, comme lui, a grandi entre « deux cannes de bines » et mis la main à la pâte toute son enfance, il attendra d'avoir terminé son cours commercial au Collège Saint-Laurent, à 16 ans, avant de débarquer pour de bon à ses côtés.

***« On connaissait tout le monde, raconte Jacques, c'était quasiment comme une famille, tous les clients qui venaient au magasin. »***

L'épicerie de leur père, c'est leur royaume, leur terrain de jeu. Ils y frayent comme poissons dans l'eau, y sont heureux. « On connaissait tout le monde, raconte Jacques, c'était quasiment comme une famille, tous les clients qui venaient au magasin. »

Leur père n'est pas du genre sévère, au contraire. Toujours de bonne humeur, serviable auprès des clients, compréhensif à l'égard des employés. Seule règle d'or concernant Gilles et Jacques, qui travaillent six jours par semaine et sortent parfois très tard le soir du magasin : nécessité absolue d'avertir au préalable Emery s'ils doivent s'absenter. Même pour quelques instants. Même pour aller se faire couper les cheveux en vitesse chez le barbier, de l'autre côté de la rue. Les deux frères disent la même chose : « Il n'était pas content s'il apprenait qu'on n'était pas là et qu'il ne savait pas où nous trouver. »

Peu à peu, les tâches de chacun se définissent. Gilles fait dans la boucherie, comme son père. Jacques, lui, s'occupe des fruits et légumes, des produits d'épicerie. Ainsi va la vie, au fur et à mesure que le commerce se diversifie... et l'épicerie s'agrandit.

Dès 1954, deux ans après avoir adopté la bannière Metro, rénovations majeures : « Mon père a dépensé 35 000 $ pour faire les améliorations, confie Gilles. À l'époque, c'était pas mal d'argent. » Moins de dix ans plus tard, Emery remet ça : il prend les deux logements qui lui appartiennent à côté du magasin, et le commerce passe de 2 500 à 3 500 pieds carrés. Coût des travaux : 100 000 $. Puis, en 1970, c'est le gros coup : achat de deux propriétés en arrière de l'épicerie pour atteindre une surface de 5 000 pieds carrés. L'homme d'affaires débourse un autre 150 000 $.

Le goût du risque, Emery l'a toujours cultivé. « Les dettes ne l'ont jamais fatigué », précise Gilles. Il ajoute, tout sourire : « Nous non plus. » Son frère confirme : « Le nom de Chevrefils est bâti solide; ce n'est pas une banque ni une caisse qui nous fait peur. Quand on a rénové le magasin de la rue Laurier, Gilles et moi, il y a cinq ans, on avait besoin de 11 millions. On les a trouvés! »

présentait, on y allait. Bref, on a développé notre compagnie au fur et à mesure que les offres sont arrivées. »

Il précise : « On a tout acheté à deux, Jacques et moi, tout partagé. Sauf nos maisons respectives... et nos femmes! » Il s'esclaffe.

Les épouses Chevrefils n'ont jamais été impliquées directement dans le business familial. La sœur de Gilles et Jacques non plus : Jacqueline a bien travaillé plusieurs années comme secrétaire de l'entreprise, mais jamais elle ne s'est mêlée de l'administration, n'a investi dans la compagnie. Pas plus que les enfants des deux frères.

« La continuité, je ne crois pas à ça, lance Jacques. J'ai trois filles, trois gendres, chacun a sa façon de voir; je ne peux pas embarquer tout le monde dans la compagnie. » Gilles est du même avis : « Jacques et moi, on est deux. On s'est toujours bien entendus. On n'a jamais voulu mêler trop de monde à notre affaire. » Seule exception : Guy, le fils de Gilles. À 43 ans, il est directeur général de l'entreprise familiale. « Ça nous prenait quand même une relève, souligne son père. Guy a commencé avec son grand-père au magasin, ça a continué comme ça. »

***« Le nom de Chevrefils est bâti solide; ce n'est pas une banque ni une caisse qui nous fait peur. Quand on a rénové le magasin de la rue Laurier, Gilles et moi, il y a cinq ans, on avait besoin de 11 millions. On les a trouvés! »***

Dès 1979, soit sept ans après la disparition de leur père, les deux frères font l'acquisition d'un deuxième Metro. À Sainte-Adèle, P.Q. Douze mille pieds carrés de plancher à occuper. « Ça jasait, se souvient Gilles... Certains disaient : "Ils vont manger l'argent du bonhomme". On ne s'est jamais occupé de ça, on a toujours continué notre chemin. » Sur le coup, quand même, petit moment de panique, avoue-t-il : « Le jour de l'ouverture du magasin à Sainte-Adèle, j'ai regardé par la porte d'en arrière; je voyais seulement des champs. Je me suis dit : "Qu'est-ce qu'on vient faire ici?" Manière de parler... »

L'inquiétude n'allait pas durer. L'achat de Sainte-Adèle allait vite porter fruit. Moins de 10 ans après son acquisition, les frères Chevrefils décidaient de doubler la surface de vente pour répondre aux besoins de leur clientèle sans cesse grandissante. En 1998, vu la qualité de la mise en marché du magasin, le Metro Chevrefils de Sainte-Adèle allait être proclamé lauréat dans la catégorie Maître marchandiseur, lors du concours annuel organisé par la Fédération des épiciers indépendants du Canada.

Ce n'est pas tout. Il y a deux ans, le magasin de Sainte-Adèle était rénové à nouveau, au coût de cinq millions de dollars. Résultat : l'an dernier, le supermarché a obtenu le titre d'entreprise de l'année, décerné par la municipalité de Sainte-Adèle.

Entre-temps, les avoirs des Chevrefils n'ont pas cessé de prospérer. Achats de bâtisses, construction de logements, et acquisition de trois autres Metro : un à Saint-Sauveur, en 1988; un autre à Sainte-Agathe, en 1994, magasin relocalisé sept ans plus tard dans un espace de 40 000 pieds carrés, pour un montant de 9 millions de dollars; enfin, il y a six ans, les Chevrefils s'implantent à Mont-Tremblant. En tout, les cinq Metro Chevrefils comptent aujourd'hui près de 600 employés.

Gourmands, les deux frères? « Je n'ai jamais pensé à l'acquisition de biens comme telle, glisse Gilles. Mon frère non plus. Ce n'était pas notre objectif. Quand on a fait des transactions, ouvert des magasins, c'était presque instantané, ça se produisait naturellement : une occasion se

Même son de cloche du côté de Jacques : « Guy n'avait pas cinq ans que son grand-père l'emmenait au magasin. Il a commencé par trier les bouteilles. Il a toujours été à côté de Gilles et moi. Il a la même mentalité que nous. »

Les deux frères se sentent en confiance, ils peuvent souffler un peu. D'autant que l'aîné a des problèmes de santé : opération à la hanche il y a quelques années, suivie d'une intervention chirurgicale à la colonne vertébrale. Puis, depuis peu, diagnostic sévère : Gilles souffre du syndrome de la queue de cheval, qui regroupe un ensemble de symptômes dus à la compression des nerfs. Une série de traitements occupent la plupart de ses journées.

Mais quand il le peut, il va faire son tour dans les Laurentides, pour saluer le personnel des quatre Metro Chevrefils dans la région. Surtout le jeudi matin, c'est sacré : à moins d'un empêchement majeur, il se pointe le nez au Metro de la rue Laurier. « C'est mon coin ici. Encore aujourd'hui, j'aime beaucoup ça venir ici, jaser avec les clients. »

Pour ce qui est de Jacques, victime de 2 infarctus, l'un à 55 ans, l'autre à 60, certes, il a lui aussi ralenti ses activités. Mais il est fidèle au poste, tous les matins de la semaine rue Laurier, et continue de faire la tournée des autres magasins. « Mon rôle, dit-il, c'est d'encourager les autres à faire ce qu'ils aiment faire. Moi, je n'ai pas continué avec mon père parce que c'était mon père. J'aimais ça! »

Ses yeux bleus pleins de feu, soigné à quatre épingles dans son complet sombre bien coupé, il laisse tomber : « J'ai de l'ambition, j'en ai toujours eu, mais ce n'est pas l'ambition qui me fait continuer; c'est parce que j'aime ça. La journée où je ne m'amuserai plus, je ne serai plus ici, sûr et certain. » Gilles ne dit pas autre chose : « J'aime le monde, c'est ça qui me motive, encore aujourd'hui. »

Chapeau, Emery Chevrefils! Mission accomplie. Vous pouvez être fier de vos fils, oui...